

BALADE DANS LE MENTIR/VRAI⁽¹¹⁾

La poignée de main de Nicolas Guillén

Je ne sais plus à quel endroit de La Havane devait se dérouler la lecture de Nicolas Guillén annoncée dans le programme du 11^e Festival de la jeunesse et des étudiants. Non astreint à couvrir cette rencontre, je m'y rendis cependant, par curiosité, par inclination littéraire, disons, soucieux de ne pas rater l'occasion de saluer un homme considéré comme un monument de la poésie – mieux, de poésie –, de l'envergure des mythiques Nazim Hikmet ou Pablo Neruda.

Je ne sais pas davantage si Abdelmadjid Kaouah, qui avait une raisonnable fascination pour Nicolas Guillén, et moi-même projections de nous y rendre ensemble ou si nous nous y étions rejoints. J'y retrouvai aussi Abdelkrim Mehenni que nous appelions tous Kerroum, un sémillant étudiant de Constantine devenu secrétaire national de l'UNJA, chargé du Volontariat après la Conférence nationale de la jeunesse (C.N.J.) de 1975. Il est utile de préciser qu'il s'agit là de l'UNJA originelle, celle qui avait une certaine représentativité, et non l'aéropage d'apparatchiks qu'elle allait devenir après l'épuration de l'article 120. Aujourd'hui encore, Kerroum raconte que c'est Abdelmadjid Kaouah, et à un degré moindre, – bien moindre, ajouterais-je, – votre serviteur, qui lui avons inoculé le goût de la poésie. A son arrivée à Alger, il prenait un malin plaisir à tourner en dérision les poètes. Mais sans doute cette attitude taquine masquait-elle une pudeur derrière laquelle on pouvait deviner l'authentique intérêt de l'aficionado, et une réelle connaissance de la poésie progressiste.

Je me souviens seulement que la rencontre avec Nicolas Guillén se déroula dans une maison cossue au milieu d'un parc tropical luxuriant. Cet été-là, il faisait une chaleur ordinaire à La Havane, donc caniculaire. La plupart d'entre nous étions vêtus de ces liquettes sahariennes si répandues à Cuba, la tenue la plus habillée du temps de farniente. Nicolas Guillén lui aussi portait ce quasi-uniforme. Je garde l'image de mon ami Kaouah lui demandant un autographe que le poète lui donna volontiers, et me semblait-il, prenant de lui ou avec lui une photo. Pour ma part, je lui serrai la main en

silence. Quel intérêt cette rencontre relativement fugace présente-t-elle, si ce n'est celui de confronter l'idée que l'on se fait d'un auteur dont on a parcouru l'œuvre, avec l'apparente réalité du personnage. Souvent, hélas, l'œuvre s'avère plus grande que n'est l'auteur, et la rencontre se fait au détriment de ce dernier.

Concernant Nicolas Guillén, je dois avouer que l'impression fut synchrone, bien qu'un peu décalée. M'étant peu ou prou familiarisé avec sa poésie, – une infime partie de sa poésie, en réalité, et seulement en traduction – et sa biographie tumultueuse de militant en faveur du négritisme, cette acclimatation caribéenne et hispanophone de la négritude, je m'attendais à rencontrer un poète à la décontraction et à la fantaisie saturniennes. Au lieu de quoi, je tombai sur un personnage solennel, aux gestes et aux manières millimétrées de diplomate discret, simple et distant à la fois.

Cette réserve quasiment marmoréenne était peut-être due à son âge avancé, – il avait alors 76 ans, – ou bien à ce statut de poète national, accordé par le régime de Castro en 1961, ajouté à son prestige de récipiendaire du Prix Staline International pour la Paix qui l'avait honoré en 1954. Le fait est que son aura irradiait autant du tellurisme et du symbole des Tropiques de sa poésie que des décorations, pour invisibles qu'elles fussent, qui brillaient comme des médailles au soleil caribéen. Vieux bagarreur des idées, et baroudeur pour de vrai, il combattit en 1936, arme au poing, le franquisme dans les Brigades internationales en faveur de la République, et dut s'exiler de Cuba lorsque Batista prit le pouvoir. Il adhéra au Parti communiste dans les brisées de Castro.

Comme René Char, alias Capitaine Alexandre dans la Résistance française, Nicolas Guillén à travers les multiples guerres qu'il mena, démontre que la poésie n'est pas uniquement faite de méditation lamartinienne, ni de dérèglements des sens individuels rimbaldiens, mais de chair, de sang, d'héroïsme, de peur et d'espoir, bref de cette vie que l'on met réellement en jeu.

Dans ce parc, transformé en tour de Babel, se pressaient autour de Nicolas Guillén, des représentants de la jeunesse anti-impérialiste de toute la planète qui le saluaient dans toutes les langues du monde. Il en était, avec le Chilien Pablo Neruda, le porte-drapeau dans le domaine de la poésie et plus généralement, de la culture. A ceci près que le poète cubain

couplait dans le même combat la culture anti-impérialiste avec les droits des Noirs à l'égalité dans le sillage du poète afro-américain Langston Hughes et du mouvement Harlem Renaissance⁽¹⁾ et, contre toute attente, dans celui de Léopold Sédar Senghor. Comme celle de ce dernier, la poésie de Guillén est d'essence symboliste et cultive le chant et l'incantation. Négritude, Négrisme ? Ami-ami ou ennemi ? Dans les années 20, ces deux mouvements littéraires s'imposaient dans leur parenté émancipatrice et dans leurs spécificités. La négritude touchait les Etats-Unis et l'Europe, tandis que le négritisme s'enracinait dans la Caraïbe hispanophone. Avec des écrivains blancs comme le Cubain Aléjo Carpentier, Nicolas Guillén se fera le chantre du négritisme dont il infléchira la tendance originelle pour en faire, dès son recueil *Motifs de son* publié en 1930, puis *Songoro cosongo* en 1931, «un instrument révolutionnaire à tel point que le Noir de l'île, jusque-là passif, est devenu acteur dans les œuvres poétiques».⁽²⁾

Nicolas Guillén aimait évoquer, pour plaider en faveur de la multiplicité des sens que peuvent receler les notions de négritude et de négritisme, la définition que donnait Voltaire de la métaphysique : la recherche dans une chambre noire d'un chat noir qui ne s'y trouve pas. Il en vint à distinguer la négritude prônée par Césaire et Senghor – «arme contre le néocolonialisme» et «moyen de lutte pour l'indépendance contre le pouvoir métropolitain» – du négritisme «expression d'unité historique», «lutte contre le racisme».

Mais le négritisme de Guillén n'est pas seulement du pensum idéologique. C'est surtout une patiente scansion esthétique consistant à transposer dans le domaine de la poésie les structures musicales, –rythmiques, et sensuelles, – issues des valeurs traditionnelles des Noirs des Caraïbes et des Amériques. «Mes poèmes me servent à revendiquer la seule chose qu'il nous reste : la musique, en la mettant en lumière et l'utilisant comme un élément poétique puissant», disait-il.

Je devais vite tourner les talons, car le boulot m'appelait. Je fixai une dernière fois Nicolas Guillén dans ce parc plantureux où sa carnation «café torride», pour citer Jean Ferrat, tranchait avec le vert vif des feuilles de bananier. Puis je sautai dans l'un de ces vieux bus parfaitement entretenus, reliquat de l'époque préhistorique où l'île était une vaste salle de jeu doublée d'un lupanar sur lesquels



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

régnait les mafias. Dans l'autocar, il n'y avait pas de receveur, on s'acquittait du prix du trajet en glissant une pièce dans une caisse. Je m'assis et dans ma tête résonna comme un souvenir à peine estompé, l'air de «Soldadito boliviano», cette chanson qu'interpréta le chanteur de la résistance anti-franquiste, Paco Ibanez, à la salle Atlas, tirée du poème dédié par Nicolas Guillén à la mort d'Ernesto Guevara.

A la radio de bord du chauffeur, un sosie de Compay Segundo, les arpèges annonçaient le cultissime «Hasta siempre» qui sera chanté dans toutes les langues du monde. L'une des versions françaises sera interprétée par mon ami Claude Vinci. Le lendemain, je quittai La Havane. Escale à Madrid. Je devais passer une nuit à Paris. Perturbé par les effets du décalage horaire, je subis une insomnie lumineuse qui me permit de découvrir Gabriel Garcia Marquez. Une autre histoire !

A. M.

1) Mouvement de renouveau culturel touchant divers arts (photographie, peinture, musique et littérature, surtout littérature) qui a émergé entre les deux guerres dans l'affirmation de Harlem «capitale mondiale de la culture noire».

2) Nicolas Guillén ou l'incarnation de la «négritude négritiste», par Yopane Thiao.

<http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=3024>.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



La théorie de l'acte isolé commis en bande !

Quel est le comble pour un mec qui n'arrête pas de taper sur le DRS ? C'est de s'acheter un appart¹ avenue de...

... La Grande Armée, à Paris !

Moi, l'acte isolé, je sais encore ce que c'est ! Par exemple, si j'ai une insomnie, que je décide de m'extirper de ma couette, d'aller seul comme un grand me faire un café dans ma cuisine, c'est un acte isolé, car je ne vais tout de même pas croiser, dans ma cuisine, cinq messieurs tous en train de se préparer un café au même moment. Sauf si on me cache des choses à la maison. Prenons un autre exemple, celui-ci ne me plaît pas trop finalement ! L'acte isolé, c'est de gamberger sur un truc à faire, d'y réfléchir à fond avec soi-même, de décider de son plein gré consentant de le faire, et d'y aller sans amener tout le quartier, voire la dechra entière. Voilà ce qu'est un acte isolé. Du moins, c'est ce que je croyais mordicus jusqu'à ce que le futur lauréat du Concours Lépine, Tayeb Belaïz, génial inventeur devant l'éternel, c'est-à-dire devant Abdekka, ne crée un concept totalement révolutionnaire et labellisé algérien pur jus : l'acte isolé commis par 5 personnes, au moins. L'acte isolé en bande organisée ! Ya Bouguelb ! Je ne sais pas si les chercheurs en neurologie et en transmission cognitive par ondes cérébrales se sont penchés sur la chose, mais à mon avis, ils devraient vite le faire, notamment en demandant le précieux concours du ministre de l'intérieur du système.

Car quoi ? Voilà que l'on découvre grâce à lui que 5 personnes au moins peuvent se lever le matin, chacune de son côté, chacune dans sa maison, sortir individuellement de ces maisons-là – logique puisque chacune d'elles en a une de maison – puis se diriger vers un lieudit, sans s'être concertée avec les autres. Une fois sur place, les cinq, au moins, se mettent au même moment, en parfaite synchronisation, à commettre le même acte, à l'identique. Casser du manifestant et humilier de l'ado ! Voilà ! C'est l'acte isolé commis en bande, en réunion, à cinq, voire plus. C'est une avancée phénoménale dans le domaine scientifique. Ça ramène, entre autres, à une dimension totalement ridicule, riquiqui l'acte isolé commis par Boumaârafi contre feu Boudiaf. On se dit que Boumaârafi, c'est finalement un amateur. Il aurait pu commettre son acte isolé à plusieurs. Et ne pas se contenter de la seule complicité du rideau. Ce que j'en conclus de tout ça ? Oh ! pas grand-chose ! C'est juste que depuis que Belaïz m'a ouvert les yeux sur cette théorie de l'acte isolé à 5, j'évite d'avoir des insomnies. Ça me permet de sauter l'étape 1 de la chronique. Oui, revenez à la ligne 4. Souvenez-vous de ma cuisine, et de la possibilité d'y croiser 5 bonhommes en train de s'y préparer un café au même moment. Non merci ! Moi, je préfère commettre le seul acte isolé que je maîtrise encore : fumer du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.